

Whisky
Sourions, si vous le voulez bien
Whisky, Uruguay 2003, 99 minutes

Charles-Stéphane Roy

Number 239, September–October 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59037ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, C.-S. (2005). Review of [Whisky : sourions, si vous le voulez bien / *Whisky*, Uruguay 2003, 99 minutes]. *Séquences*, (239), 45–45.

WHISKY

Sourions, si vous le voulez bien

Charles-Stéphane Roy

On a fait grand état des correspondances entre l'écriture et la direction d'acteurs du second film du tandem Juan Pablo Rebella / Pablo Stoll et celles du Finlandais Aki Kaurismäki, le grand argentier de l'humour pince-sans-rire social, mais l'aspect qui marque de manière plus évidente encore ce **Whisky** sec et tendre, c'est bien sa grande dette envers le cinéma européen d'auteur. On parle ici d'un film uruguayen — événement rare et bienvenu s'il en est un — mais seulement dans la géographie de son tournage et le passeport de sa distribution, car **Whisky** porte par-dessus tout la signature du vieux continent, ses espaces humides et froids comme ses teintes scandinaves tirées de la palette de vert et de gris d'un Roy Andersson, lui chipant les mêmes plans-séquences fixes et ce silence qui remplissent à eux seuls des cadres entiers. On ne se surprendra pas de la réponse positive qu'a reçu le film lors de sa première internationale à Cannes il y a deux ans, cautionnée par la distinction acquise des mains de la FIPRESCI. En dépit des qualités manifestes du film, surtout sa compréhension et son interprétation de la faiblesse des rapports humains lorsque la routine écrase tout, on est en droit de se demander ce qui distingue aujourd'hui un film local d'une coproduction internationale, même pour ce type de film à petit budget, qui relève plus du cinéma que de la simple mise en forme d'une situation sociale précise. De là à parler d'universalité, il y a un pas qu'il ne faudrait pas franchir trop rapidement, tandis qu'une dilution de l'exception locale éclaircit également les indépendants. Hollywood à l'envers, quoi.

En dépit des qualités manifestes du film, surtout sa compréhension et son interprétation de la faiblesse des rapports humains lorsque la routine écrase tout, on est en droit de se demander ce qui distingue aujourd'hui un film local d'une coproduction internationale...

Pour la grande histoire, maintenant : deux quinquagénaires juifs se revoient pour souligner le premier anniversaire de la disparition de leur mère. Ces retrouvailles forcées gênent l'aîné, Jacobo, le patron laconique d'une modeste manufacture de chaussettes qui n'a jamais eu la fibre familiale bien tissée, d'où invention en catastrophe d'une femme, d'une vie de couple et d'un foyer, par pure rivalité avec son cadet. Alors que sa vie se résumait à ses repas solitaires et à la supervision discrète mais rigide de son entreprise, que son périmètre vital s'étendait sur la distance nécessaire entre son lit et son bureau; incapable d'entrer directement en relation avec quiconque, Jacobo ne se creuse pas le pompon trop longtemps et demande à Martha, sa contremaitre, de jouer le jeu le temps du séjour de son frère. Elle accepte et accompagne son patron à l'aéroport accueillir son frère. Jusque-là, ils se sont à peine échangé plus d'une dizaine de mots et ne se sont souri l'un à l'autre que lors de la séance de photographie « officialisant » leur union; c'est dire comment le pacte s'est réglé sur le minimum d'échanges possibles. Mais il s'avère que Herman, le frère de Jacobo, est



La monotonie du quotidien

son portrait tout inversé : charmant, coloré, presque rigolo et guindé autant qu'il le peut, Herman a une tout autre notion du moment présent que son bourru d'aîné. Entre eux, entre cette inimitié indélogeable, Martha se met à rêver autrement que lors de ses sorties solos hebdomadaires au cinéma. Dans cette routine qui l'habitera peut-être toujours, elle prend quelques secondes de plus pour se coiffer convenablement, rajoute quelques couleurs sur son visage et prend goût à l'inédit et au hasard.

Souvent en retrait, Martha ne constitue pas moins l'élément-clé de **Whisky**, celle qui, à l'image de la mise en scène calculée et distante, va se définir par la somme de menues attentions, seule et lente mise au monde possible aux côtés du silence et des regards détournés de son patron. On ne la croit pas amoureuse de Herman, juste inspirée par cet homme fort simple, pas particulièrement attirant, mais qui possède la simple qualité de vouloir lui retourner ses paroles et de s'intéresser, même maladroitement, à son existence. Les cinéastes Rebella et Stoll s'appliquent à faire de même, glissant frugalement quelques pelures de banane dramatiques ici et là devant leurs personnages. Intelligent de facture et de moyens, **Whisky** déclenche les fous rires avec de simples expressions faciales ou les décalages des réactions entre les frères et la fausse femme. On retiendra la scène du karaoké, durant laquelle le trio demeure outrageusement stoïque, et celle du pouce magnétique collé au réfrigérateur, pointant vers le sol après que Jacobo soit passé derrière Herman. De la personnalité, le film en possède manifestement; mais pour de l'authenticité, il faudra attendre au prochain tour. **S**

■ Uruguay 2003, 99 minutes — Réal. : Juan Pablo Rebella, Pablo Stoll — Scén. : Gonzalo Delgado, Juan Pablo Rebella, Pablo Stoll — Images : Bárbara Álvarez — Mont. : Fernando Epstein — Mus. : Pequeña Orquesta Reincidentes — Son : Catriel Vildosola, Daniel Yafalián — Dir. art. : Gonzalo Delgado — Int. : Andrés Pazos (Jacobo Koller), Mirella Pascual (Marta Acuña), Jorge Bolani (Herman Koller), Daniel Hender (Martín), Ana Katz (Graciela), Alfonso Tort (Botones) — Prod. : Fernando Epstein, Christoph Friedel, Hernán Musaluppi — Dist. : Christal.